

Le silence de la mémoire

L'absence d'une image. L'éternel voyageur. Siopis mnimi

Il y a un an nous quittait Jacques Lacarrière. En marge d'une œuvre reconnue à l'échelle nationale il entretenait un rapport tout particulier avec le Morvan, dans ses livres comme dans ses pas. Quand il parle du Morvan dans «Chemins faisant» en 1974 chacun entend bien que ses mots sonnent juste. Quand il publie ses «Gens du Morvan» en 1978 (sur des photos de Jean-Marc Tingaud) chacun perçoit l'acuité de son regard. Et puis nous n'oublierons pas le beau texte «Une odeur mémoriale en Morvan» qu'il nous donna alors que notre revue faisait ses tous premiers pas («Vents du Morvan» n°3). Le texte de Jean-Pierre Renault, qui fut l'un des derniers à partager avec lui son amour de la Grèce est à lire comme un écho, un salut fraternel et un remerciement. (La rédaction de VdM)

Nous ne savons jamais vraiment si ce voyage pourrait être un dernier voyage, ou ce livre un dernier livre, nous y pensons un peu et laissons ce secret inavouable en suspens...

Il n'est pas non plus de dernière image ou de dernière parole que l'on ne sache : j'espère que cette fois on se reverra avant vingt ans, a dit l'homme au petit sourire au vieil ami poète. Nous nous quittions sur le port de Rafina.

Il y avait du vent ce jour-là, à Athènes, les paroles s'envolaient avec la séparation. Avant, il y a cet étrange voyage sur ce bateau, l'homme au sourire sérieux avait prévenu : c'est mon dernier voyage en Grèce. Nous étions très absents, un peu tristes, sans le dire. Il regardait avec ses jumelles les îles nues, cheveux blancs au vent.

Il a dit à la proue du bateau : filme l'arc-en-ciel sur les vagues dans la mer bleue. Dernière image. L'homme des archipels contemple la mer Egée. Avant, dans la lumière d'été des Cyclades, sur le pont du bateau, nous poursuivions cette longue conversation avec le vent, cette transmission lente par les histoires... A la question, tu crois à l'immortalité ? L'homme au sourire en coin avait répondu : je demande à vérifier, je te dirai ça après. Le méditant méditerranéen improvise : observant l'inscription ATOMA qui stipule le nombre de passagers du bateau, il se lance sur les présocratiques grecs, sur l'atome, la plus petite partie de l'individu indivisible. Observant les femmes en noir qui parlent haut comme chantantes, il se lance dans une tirade sur les ménades... Observant sa femme Sylvia, en plein soleil sur le banc blanc, en train de se passer une crème protectrice, il dit : les déesses se protégeaient du soleil et gardaient toujours la peau blanche.... Mythologies quotidiennes grecques.

Avant, nous nous rejoignons dans le petit matin à l'embarquement du bateau sur le port de Tinos, dans ces cohortes rares que sont les embarquements dans les îles, cris, sirènes, ruées, odeurs, bousculades, le voyageur qui tant a fait de voyages, qu'il n'en veut plus parler, tire sa valise noire à roulettes, clopine, tel Héphaïstos courbé, sur son genou faillible qu'il part se faire réparer à Paris.

Avant, dans le voyage d'une journée d'avant le retour avec notre hôte, il se promène dans les rues blanches de Pirgos, entre les portes bleues et les fenêtres vertes, et disparaît au coin d'une rue, il a dit avec son sourire sérieux satisfait : "j'aime les Cyclades" ! Nous faisons un grand tour de l'île ; chez le marbrier où tout est gris (les marbriers c'est plutôt pour les cimetières dit-il rieur en entrant) dans une enfilade de fragments de marbres gris, verts, et roses, extraits de la terre et de la carrière de l'île, au milieu de fragments d'inscriptions, de fontaines, de croix, de tables grises gravées, et où la scie découpant la pierre criait et s'arrêta tournant à vide longtemps. Le tsipuro est bon.

Après, il y a une phrase simple : il est pas mauvais ce petit rouge d'ici. Dans une Taberna, au bord de L'Egée, au pied d'une colline chauve, nous avons déjeuné de poissons, calamars frits, tomates aux herbes, mezzés. Nous avons continué, absents parfois, cette longue conversation. "Enfant, tu as souvent rêvé de la Grèce ? Tu dis ? Et il raconte, ici, encore, disert, son premier rapport aux mythes grecs au collège, et sa passion des origines, son amour premier pour la mythologie, le livre à venir... sous la colline sauvage... dans la lumière blanche, paroles, instants calmes, juste des paroles, accrochées à la colline, à la mer, à la nappe à carreaux rose, et tout ce qui ne se dit pas, hors temps, à Tinos, ce jour, cette parole souriante.

Avant, il y a sur le haut d'une montagne nue, à Exoburgo, hors du bourg, hors des murs, où ne restent que des murs en ruines, des murs de pierres mycéniennes fantomales où 6000 ans nous conduisent dans un temps immémorial. Nous sommes arrivés près d'une chapelle jésuite restaurée, retirée de tout au plein centre du vide et des pierres... Là, notre conteur conférencier parlait... Des mots dans

la langue grecque dispersés dans le vent sifflant sur le mont nu.

Après, au dîner, je lui demande s'il voit son image dans l'écran retourné de la caméra, il dit en pointant le doigt, avec sagesse : Je n'ai pas d'image, les gnostiques te diront que le jour où l'on verra notre véritable image, en supporterons-nous la grandeur ?...

Après Athènes, je partirai seul à Athos. Longtemps, longtemps, je n'ai pas compris pourquoi j'aimais les montagnes nues. Ici, sur le mont Athos, arrivé au désert des pierres, je commencerai à saisir, là, à Micria Aghia Anna.

Devant la montagne nue, découverte en marchant avec frénésie sur les traces de l'askitès Nikone de Karoulia, sur l'autre côté de la montagne rose et blanche, traces de pas et crottes de mulets, dans les éboulis de carrières sauvages, sur les pas de Jacques (cinquante ans après) dans les éclats de pierres, marbres blancs, schistes verts, marron, rouges, roses, gris, rose brun, j'essaye de retrouver le kelli, la cellule de Patros Nikone le Staretz, dans les épines, les broussailles, les cactus, odeurs fortes d'embruns, mêlées de figuiers, de lauriers blancs, de sauge, d'origan, mêlées au ciel bleu mêlé à la mer archibleue, je retrouve la cellule, toujours là, je trouve l'esprit du lieu - illuminé - je comprends ce que l'ermite faisait là accroché au ciel par la montagne, dans l'à-pic vertigineux, relié par une corde, des années hors temps - l'ermite ne fait rien - (non pas qu'il fasse le vide comme le méditant bouddhiste, ni qu'il danse comme les Soufis autour du vide extatique) non, l'ermite touche le rien, il entrevoit l'invisible par l'extrême RIEN qui l'entoure là, au lieu où il n'y a plus rien. Simple. Tipota. Et là, dans une communauté invisible et discrète, devant l'Egée bleue illimitée, tu saisis d'où est parti le "voyage intérieur" du marcheur souriant.

Après une nuit de veille et d'écriture, j'ai téléphoné à Jacques pour savoir si l'opération s'était bien passée, son fils m'a dit que oui, je lui ai dit de lui transmettre le message, que j'étais arrivé à Karoulia. Je suis redescendu des cimes à dos de mulet, en bateau, en avion, et tombé de très haut, en apprenant par une voix à la radio ce qu'est la mort.

Il n'est pas de dernier voyage.

